



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

88-89 | 2002
Médecine et biologie

Transformations du politique et pluralité thérapeutique

Political Transformations and Therapeutic Plurality

Malanjaona Rakotomalala



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2803>

DOI : 10.4000/jda.2803

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

Pagination : 41-52

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Malanjaona Rakotomalala, « Transformations du politique et pluralité thérapeutique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 88-89 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2803> ; DOI : 10.4000/jda.2803

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Transformations du politique et pluralité thérapeutique

Political Transformations and Therapeutic Plurality

Malanjaona Rakotomalala

- 1 La diversité des origines des Malgaches et l'écart des influences de l'occident, du christianisme ou de l'islam entre les régions n'ont pas empêché la formation, dans le temps, de leur unité culturelle. Celle-ci se manifeste, entre autres, dans le système de croyances (Rakotomalala & al., 2001), dont la conception étiologique des maladies et les techniques thérapeutiques « traditionnelles ». La similitude des comportements des malades ainsi que des tradithérapeutes malgaches est en effet frappante¹. Elle est due aux échanges, d'une part, d'expériences entre le commun des gens, et d'autre part, de savoirs entre les tradithérapeutes qui, généralement, parcourent les différentes régions de l'île lors de leur initiation. Fondamentalement et formellement, il n'existe donc qu'une seule médecine « traditionnelle » malgache, fondamentalement puisqu'elle repose sur une même vision du monde et de l'être humain, et formellement car ses différents ingrédients et techniques circulent d'une région à une autre.
- 2 Il faut savoir aussi que Madagascar est, par excellence, un vaste laboratoire d'expérimentations populaires qui consistent à adapter les apports de l'extérieur à la culture déjà existante (et non l'inverse) et ce, pour enrichir celle-ci. Le rejet n'intervient que lorsque l'adaptation risque de bouleverser le local, ou quand celui-ci est jugé suffisant pour répondre aux besoins du moment. Ainsi, on peut avoir, en un temps donné, des pratiques d'origines différentes qui se chevauchent ou sont pratiquées en alternance.

Des pratiques intimement liées à l'histoire nationale

- 3 Les besoins fluctuent selon les configurations idéologiques liées aux impératifs de la situation nationale et des relations internationales. A Madagascar, chaque régime a manifesté une préférence particulière à une pratique médicale déterminée.

- 4 Avant l'introduction de la médecine « moderne » par les missionnaires britanniques, avec la création d'un hôpital puis d'une école de médecine à Tananarive en 1864, les Malgaches ne connaissaient évidemment que leur médecine, celle qu'ils qualifient actuellement d'ancestrale ou de malgache. La gravité de la situation sanitaire de l'époque les amenait, plus tard, à se faire consulter par les missionnaires (Anonyme, 1884). Ils ne rejetaient donc pas la nouvelle médecine, notamment lorsqu'il s'agissait du traitement des maladies « naturelles », dont les infections sexuellement transmissibles, particulièrement importantes à l'époque (Davidson, 1895 : 336 ; Grandidier & al., 1903-20 : 330-333). Les autres types restaient l'affaire des « devins guérisseurs »².
- 5 La restriction spatiale des rayons d'action des missions, limitées généralement aux localités démographiquement importantes, ne leur permettait pas de faire reculer « l'autre médecine ». De toute façon, elles ne pouvaient pas espérer changer du jour au lendemain un système de croyances façonné depuis des siècles, fortement ancré dans la mentalité des gens. Mais il ne faut pas oublier non plus la résistance des « devins guérisseurs », qui craignaient la perte de leur notoriété. En effet, certains ont joué un rôle important dans l'appareil politique royal, que ce fût à Tananarive, capitale de la royauté merina, alors la plus puissante, avec laquelle les missions négociaient la « civilisation », ou ailleurs. La médecine « traditionnelle » cohabitait alors avec la médecine *vazaha* (européenne), tout en restant maîtresse de la conception étiologique populaire, notamment dans les localités relativement éloignées des stations missionnaires.
- 6 Le pouvoir colonial (1896-1960) espérait la régression des pratiques « traditionnelles » en multipliant les équipements sociaux et en intensifiant les actions médicales. Il est vrai que la santé publique malgache connut une nette amélioration, provoquant une importante croissance démographique à partir du début des années cinquante (Rabetsitonta, 1987 : 13). L'expansion de l'hygiénisme « moderne » ne signifiait pas cependant recul de la médecine « traditionnelle ». Les notes des colons accompagnant les objets conservés au département Madagascar du musée de l'Homme (Paris) attestent effectivement que la « sorcellerie » continuait à occuper une grande place dans la vie des Malgaches à l'époque coloniale. En tout cas, une chose est certaine : lorsque l'oppression du pouvoir se faisait trop étouffante, même les médecins n'hésitaient pas à sublimer les pratiques de leurs ancêtres³. Presque rien ne distingue donc cette époque de la précédente, car c'était toujours la médecine « moderne » qui rejetait « l'autre médecine », alors que celle-ci acceptait la cohabitation.
- 7 L'ambition de la première République (1958-1972), francophile, était de faire de Madagascar l'Etat le plus moderne d'Afrique. Elle poursuivit les œuvres du régime précédent, sublimant la médecine « moderne », renforçant ainsi le qualificatif de néocoloniale que lui attribuait l'opposition. Ses dirigeants assimilaient les spécialistes de « l'autre savoir » à des charlatans, associaient leurs pratiques à la sorcellerie. Paradoxalement, « le nouveau régime des cultes, adopté en 1962, libère légalement l'exercice des cultes ancestraux » (Rakotomalala & al., 2001 : 380). Or un volet important de ce genre de culte concerne la médecine : sanctification des charmes servant de remèdes sur des lieux sacrés, où, entre autres, se tenaient (se tiennent encore) certaines séances thérapeutiques, pèlerinages sur les lieux pour les nouveaux initiés, demande de bénédiction auprès des esprits par les « devins guérisseurs »... La libéralisation des cultes revenait, en fin de compte, à légaliser la médecine « traditionnelle », du moins, à lui laisser le champ libre.

- 8 La deuxième République (1975-1992), elle, se voulait être garante de l'identité malgache. Elle mit en avant la « sagesse » des ancêtres⁴. La médecine « traditionnelle » connut alors un engouement sans précédent, catalysé par la pénurie de médicaments importés et par les grandioses travaux du P^r Rakoto Ratsimamanga sur les plantes médicinales locales. Entre-temps, la détérioration du paysage sanitaire, accompagnée d'une baisse importante du pouvoir d'achat, amena les Malgaches à de véritables expériences communautaires, utilisant des recettes qui ne relèvent pas des pratiques ancestrales, et dont certaines mettent au second plan les « plantes des ancêtres » (expression locale) ou les mélangent avec des produits industriels finis⁵. Cette médecine, non ancestrale, qu'on peut qualifier à juste titre de populaire, repose sur des (ré)inventions permanentes.
- 9 A partir du début des années quatre-vingt, avec l'ingérence effective des Eglises dans les affaires de l'Etat (comme dans d'autres pays d'Afrique), la « médecine des Eglises », qui repose sur l'exorcisme au nom du Christ, connut une montée notoire, notamment dans les villes. Le pouvoir préféra donc s'allier avec cette institution, devenue une force parapolitique. L'alliance avait été proclamée solennellement par le président de la république lui-même en 1985 (Rakotomalala, 1990 : I, 85). Depuis, ce n'est plus le pouvoir mais les chrétiens d'obédience protestante, surtout les revivalistes et les pentecôtistes – les catholiques étant pour le syncrétisme –, qui sont les adversaires les plus virulents de la « médecine malgache », quelle que soit la forme de celle-ci, « magique » ou phytothérapique⁶.
- 10 Face à cette déclaration de guerre, une association des possédés⁷, guérisseurs et chercheurs en matière de médecine traditionnelle, qui se veut être nationale, s'est créée à Tananarive, sous la troisième République (depuis 1993). Il a fallu l'avènement de cette république, misant sur les repères identitaires, soucieuse de transparence, accordant la liberté d'expression et de culte (par conséquent, accusée de paganisme par certaines Eglises), pour voir un retour fulgurant, désormais public, des pratiques ancestrales.
- 11 Le conflit a provoqué un problème auquel les médecins ne s'attendaient pas : des tradithérapeutes de renom inscrivent dans le « culturellement conventionnel » la médecine « traditionnelle », soutiennent qu'elle est un refuge de l'identité malgache. Ils se dressent alors contre l'aliénation véhiculée par le christianisme mais, en même temps, refusent de collaborer avec les médecins et les pharmacologues, qualifiés de valets de l'occident. Comme dans d'autres pays d'Afrique aussi, ils essaient de dépasser l'incompétence actuelle de la médecine « moderne » en matière de cancer et de sida et pensent pouvoir les guérir par la « médecine malgache »⁸. Ils sont sûrs de pouvoir satisfaire les besoins de la société et couvrir toutes les facettes de la santé, y compris la santé mentale.

La synergie : inévitable, selon le commun des Malgaches

- 12 Dans la pratique cependant, le commun des gens ne suit pas ces tradithérapeutes « nationalistes » : pour la grande majorité, médecine « traditionnelle » et médecine « moderne » sont complémentaires. Généralement, ils les alternent ou les utilisent en même temps pour une même maladie⁹. Néanmoins, la médecine « traditionnelle » reste prédominante, pour des raisons d'ordre socio-économique tout d'abord. L'insuffisance des équipements sociaux, l'inaccessibilité des médias, le manque d'infrastructures

routières ne permettant pas aux gens de certaines régions de rejoindre les centres médico-sanitaires, la faiblesse du taux de scolarisation¹⁰, la baisse inexorable du pouvoir d'achat de la grande majorité de la population (d'où l'impossibilité de consultations et d'achats de médicaments) sont autant de facteurs qui ne facilitent guère l'accès au système médical « moderne ».

- 13 La seconde raison est scientifique : la reconnaissance officielle dont jouit la phytothérapie. En effet, quelle que soit l'époque, cette technique, qui ne constitue, en fait, qu'un volet de cette médecine, a échappé aux regards de travers des rationalistes et des tenants du pouvoir. Les autorités ont toujours manifesté une admiration à l'endroit des plantes médicinales malgaches, aux techniques que les pharmacologues jugent scientifiquement vérifiables. Ce qui les intéresse, c'est l'herbier, les techniques d'utilisation et la richesse de l'île en matière de plantes¹¹ ; ce qui les gêne, c'est généralement le dosage, la symbolique qu'on leur attribue et surtout leur usage magique, dans un cadre qui, selon eux, n'a rien à voir avec le médical (recours aux séances de possessions, par exemple).
- 14 Toujours est-il que plusieurs pharmacologues et médecins regrettent que les tradithérapeutes fassent « avaler n'importe quoi » aux gens, alors que, quelquefois, il s'agit de plantes toxiques, du moins dont l'usage nécessite des précautions. La réprobation apparaît donc quand « l'autre » ne se conforme pas au pharmacologiquement et médicalement correct¹². Mais le commun des Malgaches fait abstraction de ce genre de remarque : ils pensent que si les ancêtres ont utilisé ces plantes, c'est parce qu'elles sont efficaces. Certains jouent sur la synchronie, en l'occurrence leurs propres expériences ou celles des autres : puisque telle ou telle plante a guéri, il n'y a pas de raison pour que le même résultat ne se répète. En fait, remettre en question les vertus des « plantes des ancêtres », n'est-ce pas douter de leur « sagesse », ces personnages tant sublimés dans la vie quotidienne, sources et garants de l'identité nationale ?
- 15 Il y a aussi désaccord de la part des médecins lorsque « l'autre » semble mettre au second plan le corps physique, oublie que la maladie est douleur. Peut-être, pour paraître « modernes », sinon scientifiques, certains tradithérapeutes prescrivent alors des posologies du type « trois fois par jour après chaque repas »... alors que la mesure est inconnue dans la pharmacopée ancestrale.
- 16 La troisième raison de la prédominance de la médecine « traditionnelle » relève d'un problème culturel, identitaire : la persistance du système de croyances « traditionnel ». L'itinéraire de l'interprétation des maladies finit souvent par y retomber lorsque les symptômes sont jugés anormaux ou quand la guérison tarde à venir malgré les soins du médecin. A ce moment-là, les Malgaches préfèrent consulter des « devins guérisseurs ». Il est même des situations où ce sont les médecins qui recommandent le « culturellement correct » à la place du « médicalement correct » ; ils redeviennent spontanément malgaches lorsqu'ils avouent être impuissants devant certains cas, en l'occurrence quand la maladie est « bizarre » ou présente les mêmes symptômes que des tradithérapeutes ont auparavant réussi à guérir... autrement dit, lorsque la malgachitude se manifeste explicitement, dans toute sa puissance, au travers de la maladie. Ils conseillent alors aux malades de « malgachiser » (selon une expression locale) le traitement. Pour lors, on parle de « maladie malgache » : celle-ci ne peut se traiter que par une thérapeutique malgache et par elle seule (c'est une des raisons pour lesquelles les médicaments vendus en pharmacie sont qualifiés de « remèdes européens »). Très souvent, la contre-indication du traitement est l'injection, la seringue étant un symbole fort de la médecine

« moderne » : une injection peut provoquer la mort immédiate. Cette médecine apparaît alors comme une manifestation contre l'occidentalisation de la culture. Sa technique repose, d'une part, sur la négociation d'une guérison avec les esprits ou sur une purification et, d'autre part, sur la distinction du corps physique, brut, « chair et sang » (expression locale), qui fait qu'on est un être humain, du « corps construit », celui qui fait qu'on est malgache¹³.

- 17 « Si le corps (physique) a faim, l'esprit (le « non-corps ») vagabonde », dit un adage des Hautes Terres centrales. Cette image que les Malgaches se font de l'être humain sous-tend deux notions médicales primordiales, qui vont définir la technique thérapeutique : l'endogénéité et l'exogénéité. Tout d'abord, l'esprit peut quitter momentanément le corps physique lors de la transgression d'un interdit, ou dans le cas d'une sorcellerie, ou encore à cause d'une maladie relativement grave. Son absence se manifeste généralement par une neurasthénie ou un manque total de réaction chez une personne saine, alors que la température du corps est normale ; chez une personne déjà malade, elle peut aggraver la faiblesse physique et provoquer des délires. Tout se passe donc comme si l'être était amputé (notion d'endogénéité). Le guérisseur doit alors agir sur deux fronts : rappeler (négocier avec) le « non-corps » et redonner de la force au corps physique. Mais c'est surtout la crainte de la souillure qui constitue une véritable obsession chez le Malgache : le corps peut être envahi par des éléments souillants (notion d'exogénéité), d'où l'observance d'innombrables interdits (*faly* ou *fady*) pour s'en préserver ; de plus, le « non-corps » ne se sentira pas à l'aise et peut s'en aller en cas de souillure.
- 18 Pour être bref, l'interdépendance des deux éléments de l'être amène les Malgaches à accepter la cohabitation des deux médecines, à les considérer comme complémentaires. L'homme est donc, par excellence, l'image de cette complémentarité : le traitement de sa douleur revient aux médecins mais aussi peut se faire par les éléments de la nature (notamment plantes), tandis que son « non-corps » est l'affaire du Malgache... puisqu'il est malgache et parce que ce « non-corps » l'est aussi.
- 19 Les réactions des Malgaches actuels en matière de thérapeutique sont apparemment contradictoires. Ils soutiennent leur médecine non seulement parce qu'ils ont confiance en son efficacité, mais aussi parce qu'il s'agit d'un volet primordial de leur identité. Ils tiennent donc à l'utiliser pour temporiser une tendance de la biomédicalisation : la conquête du monde. Paradoxalement, la conscience que le corps est aussi physique ainsi que la manifestation de la maladie en tant que douleur ne leur permettent pas de mettre à l'écart le progrès de la médecine « moderne ». Médecins et tradithérapeutes formulent le problème sous forme de choix : il faudrait opter soit pour la globalisation, soit pour le particularisme. De part et d'autre de ces spécialistes, la réponse est évidente : généralement, les médecins soutiennent la biomédicalisation, les tradithérapeutes leur médecine.
- 20 Cependant, un autre groupe représente plus ou moins la pratique du commun des gens : les pharmacologues. Leurs travaux consistent à améliorer les traditions médicales malgaches par des techniques modernes : convertir les remèdes en médicaments... Le projet rejoint alors la politique culturelle que les Malgaches ont appliquée depuis la formation du peuplement de leur île : utiliser les apports extérieurs pour enrichir la culture locale. En un mot, ce que les pharmacologues expriment en terme de principes actifs est traduit en terme de syncrétisme par le commun des Malgaches. Mais, de part et d'autre, on n'établit pas de hiérarchie entre les savoirs : on préfère plutôt parler de

complicité entre « modernité » et « traditionnalisme », discours qui fait l'objet d'un débat actuellement dans les sciences de l'homme et de la société¹⁴.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIANTSIFERANA R., 1985. *Les plantes médicinales à Madagascar*. Conférence (26 avril). Tananarive, Centre d'informations techniques et économiques.
- DAVIDSON A., 1895. « The Diseases Prevalent in Madagascar », suivi de notes additives du D^r Moss, *Antananarivo Annual*, liv. III, vol. V, 19 : 330-341.
- GESCHIERE P., 2000. « Sorcellerie et modernité : retour sur une étrange complicité », *Politique Africaine*, 79 (oct.), « Pouvoirs sorciers » : 17-32.
- GRANDIDIER A. & G., CHARLES-ROUX J., DELHORBE C. & FROIDEVAUX H., 1903-1920. *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar et les îles voisines*. 9 tomes. Paris, Comité de Madagascar.
- RABER., 1928. « Fitsimbinan'ain'ny razana hohatsarain'ny taranany », *Bulletin de la Société Mutuelle du Corps Médical Malgache* (Tananarive), 38 : 25-28, 57-59 (janv.-fév.). [Précautions sanitaires des ancêtres à améliorer par leurs descendants].
- RABETSITONTA T. A., 1987. *La nécessité urgente d'une politique de population à Madagascar*. Communication au séminaire national sur « Population et développement » (21-24 avril). Tananarive, Unité de population et développement, Direction générale du plan.
- RAJAONARIMANANA N., 1990. *Traités divinatoires et recettes médico-magiques de la tradition malgache antemoro*. Thèse (4 vol.). Paris, INALCO.
- RAKOTOMALALA M., 1990. *Une expérience pluridimensionnelle : la maladies chez les Vonizongo du Sud-Est (Madagascar)*. Thèse (3 vol.). Paris, EHESS.
- RAKOTOMALALA M., BLANCHY S. & RAISON-JOURDE F., 2001. *Madagascar : Les ancêtres au quotidien. Usages sociaux du religieux sur les Hautes Terres malgaches*. Paris, L'Harmattan.
- RALAIMIHOATRA, 1942. « Hono ho aho Dokotera. Toro hevitra sy fitandremana tsy maintsy fantatra amin'ny aretina mpanjo matetika, nalahatra araky ny abidy », *Almanach Takariv*, (Tananarive, publ. journal *Takariva*), 2 : 54-59, 67-73, 82-85 & 100-102. [Dites-moi, Docteur. Conseils et précautions à connaître impérativement sur les maladies fréquentes, classées par ordre alphabétique].
- RAMAMONJISOAJ.B.I., 1994. *La maladie et la guérison chez les Masikoro de la région de Tuléar (Sud-Ouest de Madagascar)*. Diagnostiquer et guérir. Thèse (2 vol.). Paris, INALCO.
- ANONYME, 1884. « Medical Mission Work in Madagascar by a non-Professional », *Antananarivo Annual*, 8 : 11-27.

NOTES

1. Il suffit de comparer les études faites sur le sujet dans des régions géographiquement éloignées les unes des autres, en l'occurrence les thèses de Rakotomalala (1990) menées sur les Hautes Terres centrales, de Rajaonarimanana (1990) dans le sud-est et de Ramamonjisoa (1994) dans le sud-ouest.
2. Selon la conception étiologique malgache, il existe 11 types de maladies, dont un seul est censé être d'origine « naturelle » : celui dû au manque d'hygiène, aux accidents corporels, à une déficience organique liée à l'alimentation... Les autres types relèvent de l'une des origines suivantes : héritage (hérédité, dirions-nous), perte d'un principe vital du corps, sorcellerie, signe astrologique néfaste, transgression d'interdits (sociaux, rituels, moraux, offense à un animal...), punition des ancêtres (négociable), leur malédiction (incurable), possession (esprits ancestraux, revenants, esprits nocturnes...), souillure, volonté de Dieu (Rakotomalala, 1990, II : 507-508).
3. Deux articles écrits par des médecins malgaches sont éloquentes sur ce point. Deux ans après la naissance du mouvement intellectuel dénommé « à la quête du perdu », suite à l'aliénation culturelle, le premier conseille aux Malgaches de reprendre et d'améliorer les recettes médicales ancestrales (Rabe, 1928). Plus tard, en 1942, son confrère Ralaimihoatra tenait un discours différent dans un article prônant la médecine « moderne ».
4. En réalité, la remise en valeur de ce volet débuta en 1972, année qui vit un mouvement national, initié par les étudiants, dénonçant l'impérialisme culturel de l'occident.
5. Le chocolat noir, non lacté, par exemple, est utilisé pour les diarrhées ; certains le mélangent avec du safran.
6. Certains revivalistes rejettent même la médecine « moderne ». Pour eux, mal, maladie et malheur ne font qu'un : le démon en est l'auteur, l'exorcisme au nom du Christ en est la seule solution.
7. Les esprits peuvent transmettre des recettes par l'intermédiaire des possédés.
8. Malheureusement, leurs connaissances en la matière sont souvent douteuses. L'un d'eux, célèbre dans les environs de la capitale, nous dit que le sida se reconnaît aisément car « l'homme a les bourses grosses comme ça » ! Il le confond avec un éléphantiasis parasitaire qu'on retrouve notamment dans l'est et l'ouest du pays.
9. Même en France, pour les acnés, par exemple, des jeunes Malgaches utilisent en même temps les crèmes vendues en pharmacie et leur propre salive juste au réveil, d'autres se font envoyer des plantes médicinales ou des infusions du pays, tout en se faisant examiner par des médecins...
10. En admettant que les messages sanitaires circulent mieux dans un milieu scolarisé !
11. Les travaux sur ce volet sont particulièrement abondants depuis le XIX^e siècle, bien qu'il reste beaucoup à faire, selon les pharmacologues. Notons, par ailleurs, que des plantes sont endémiques à Madagascar (Rabodo Andriantsiferana, 1985).
12. D'où la proposition des médecins à ce qu'on enseigne aux guérisseurs **au moins** la notion d'hygiène « moderne ».
13. Le discours n'est pas nouveau : on le rencontre dans de nombreuses sociétés.
14. Voir notamment, dans le cas de l'Afrique, l'article de Geschière (2000).

RÉSUMÉS

La phytothérapie a toujours joui d'une reconnaissance générale à Madagascar, que ce soit de la part des pouvoirs publics ou du commun des gens, contrairement aux autres techniques de la médecine « traditionnelle », jouant sur le magico-religieux, mal vues notamment par les rationalistes. Or cette médecine est considérée comme un refuge de leur identité par les Malgaches, et donc, doit être protégée contre la poussée de la biomédicalisation. Les deux dimensions qu'ils confèrent à l'être humain les amènent cependant à accepter la cohabitation entre leur médecine et celle introduite par les occidentaux, le corps physique revenant aux médecins, le « non-corps », élément de la malgachitude, aux « devins-guérisseurs ».

Herbal medicine has always been widely respected in Madagascar, both by the authorities and by ordinary people, in contrast to other techniques of « traditional » medicine which play on magico-religious elements and are poorly regarded particularly by rationalists. This medicine is considered as a refuge of their identity by Madagascans and, therefore, must be protected against pressures associated with the development of bio-medicine. The two dimensions which they confer on a human being lead them however to accept the cohabitation between their medicine and that introduced by Westerners, the physical body falling to doctors, the « non-body », the element of Malagasy identity, to « diviners-healers ».

INDEX

Keywords : belief, herbal medicine, identity, Madagascar, witchcraft

Mots-clés : croyance, identité, Madagascar, phytothérapie, sorcellerie

AUTEUR

MALANJAONA RAKOTOMALALA

CEROI – INALCO